

N'est-ce pas, chers amis de notre cause, vous tous ici présents: directeurs et délégués des Sociétés de tempérance, représentants des ordres religieux missionnaires ou de nos institutions nationales, simples invités, travailleurs d'idées et travailleurs de la matière inerte, n'est-ce pas que le grand blessé qu'est notre corps social canadien vous n'avez pu le voir sans ressentir un frémissement de douloureuse sympathie? Comme le bon Samaritain, votre œil eut vite fait de découvrir au flanc droit de la victime une plaie plus hideuse que les autres: la plaie de l'alcoolisme. Votre cœur ému s'est écrié: "Cette plaie, guérissions-la au plus tôt; tâchons du moins de la panser, de la fermer de notre mieux." Et nous voilà, après bientôt quatre ans d'essais individuels, de luttes locales et paroissiales, nous voilà réunis en congrès pour chercher ensemble les meilleurs remèdes aux maux de l'heure présente, aux maux de l'alcoolisme dans notre pays.

Ces remèdes, mes frères, où irons-nous les chercher? sur la terre ou dans le ciel? autour de nous, ou bien plus haut que nous? Sur quelles bases appuyer notre échafaudage antialcoolique? Sur une base naturelle, ou plutôt sur une assise surnaturelle? Question capitale que je n'ai ni l'intention ni le temps de traiter à fond aujourd'hui, l'heure n'étant pas aux longs discours. Qu'on veuille bien me permettre seulement quelques réflexions qui ne seront peut-être pas inutiles à la bonne orientation de notre congrès, et qui d'ailleurs nous aideront, je l'espère, à réaliser pleinement le vœu de l'apôtre saint Pierre: *Fratres, sobrii estote*, — bien-aimés frères, soyez donc sobres.

I

Est-ce que je me trompe, Messieurs, est-ce que je vous surprends en affirmant que la base religieuse a droit à nos préférences, et que pour faire œuvre solide et durable, notre premier devoir consiste à réveiller en nous et autour